



Explorer

NOTES

20



LA RÉVOLUTION SILENCIEUSE

Alors que le nouveau bac fait la part belle au contrôle continu et que Parcoursup conditionne toujours l'affectation dans le supérieur, les notes continuent à soulever des problèmes d'équité.

Dans les établissements dits « élitistes », on sous-note parfois pour inciter les élèves à exceller le jour de l'examen, dans ceux moins cotés, on sur-note pour ne pas les décourager...

L'évaluation demeure délicate, surtout quand elle peut sceller un destin ! Alors, faut-il tout changer dans le système de notation français ?

Enquête dans trois établissements.

Texte : Denis Peiron

Illustration : Mélody Denturck



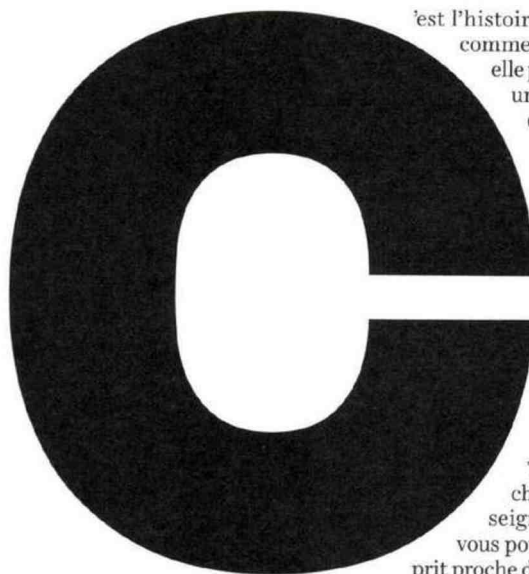
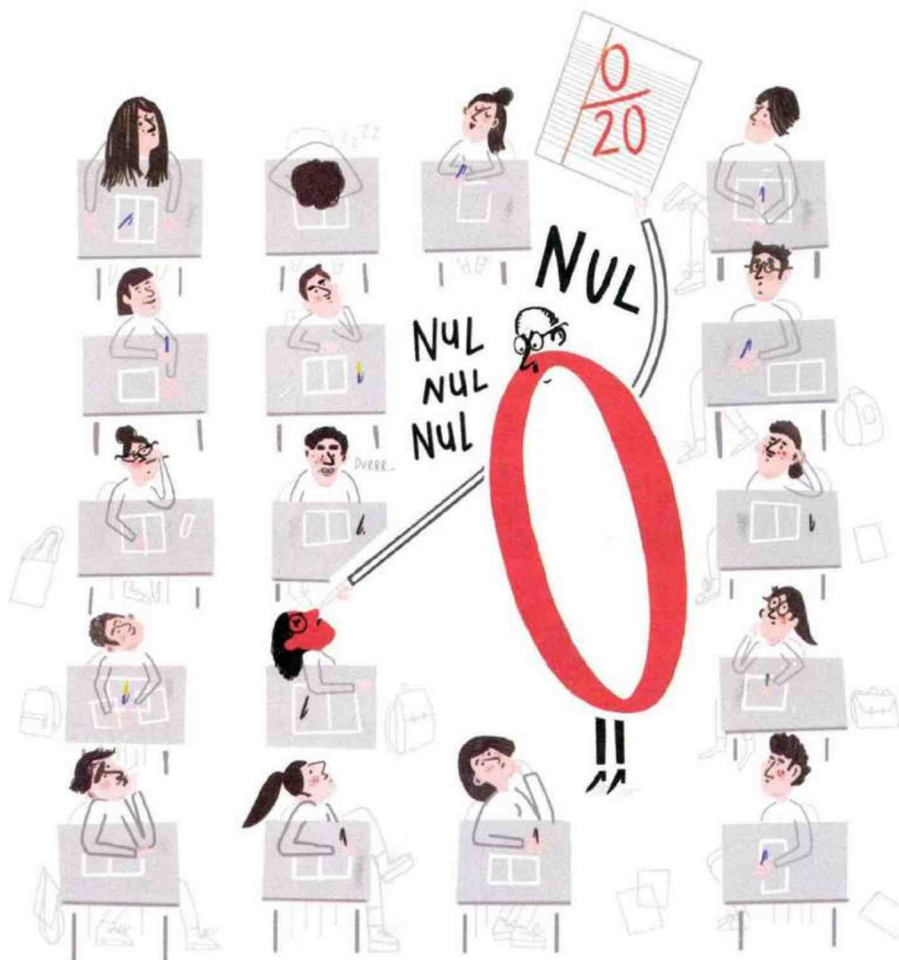
POURQUOI NOUS L'AVONS FAIT

« Et c'est la chute ! » La phrase rituelle, prononcée par notre prof d'allemand, dans une mise en scène digne d'un mauvais film, résonnait à chaque rendu de copies, par ordre décroissant. Il y avait les bonnes notes, les moins bonnes et puis, tout à coup, on dévissait ! Le comique de répétition n'amusait que les élèves solidement arrimés au sommet. Des décennies ont passé. Mais chacun conserve dans son cartable une foule d'anecdotes sur la notation. Quel parent, demandant à son enfant comment s'est passée la journée, n'a jamais obtenu pour réponse qu'une litanie de notes ou de pastilles bleues, vertes, rouges, orange ? À l'évidence, la France, qui il y a un siècle inventait la docimologie, la science de l'évaluation, n'en a pas fini avec la folie de ces notes, carotte et bâton, instrument de mesure et outil de sélection. Mais une révolution silencieuse est en marche. Car l'école a besoin d'allier exigence et bienveillance, quitte à évaluer par compétences pour mieux cerner les marges de progrès. Surtout, elle s'adapte aux nouvelles règles qu'elle s'est fixées au lycée et au-delà, avec un contrôle continu déterminant, tant pour le bac que pour l'entrée dans le supérieur, y compris à la fac. Des règles qui invitent, et c'est heureux, les enseignants à poser un instant le stylo rouge et à s'interroger sur ce geste moins anodin qu'il n'y paraît : noter.

Denis Peiron



LAOUME HATHIS/POLAR/CROIX



est l'histoire d'une note. Comment elle naît, comment elle est reçue, comment parfois elle pèse sur une trajectoire, voire scelle un destin... En cette matinée, au sein du très renommé lycée du Parc, à Lyon, flotte comme un parfum d'examen. Les sacs à dos qu'on entasse au pied de la paillasse pour s'éviter toute tentation de triche, le froissement des feuilles – dix au total – qu'on tourne fébrilement pour prendre connaissance du sujet, le crissement de la craie qui vient rappeler l'heure de fin du contrôle, heure couperet au-delà de laquelle toute rétention de copie vaudra retrait de points.

Tous les élèves de terminale qui ont choisi la physique-chimie comme enseignement de spécialité ont rendez-vous pour un devoir commun, dans un esprit proche du bac blanc. Particularité : chacun

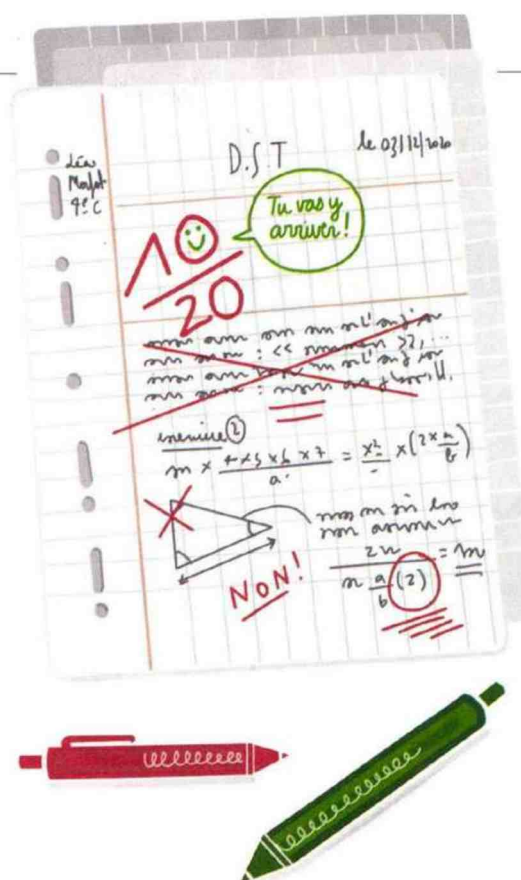
des trois professeurs de la discipline a conçu un exercice, soumis à ses collègues et éventuellement amendé, exercice qu'il corrigera lui-même sur l'ensemble des copies dans le but de lisser les différences de notation. Il est question du fonctionnement d'une pile nickel-zinc, de granulométrie appliquée à une poudre de cacao ou encore du jet-pack utilisé par un super-héros de bande dessinée pour se propulser dans les airs.

Au quatrième rang, Syrine, « stressée de nature », comme elle se décrit elle-même, affiche une relative sérénité. Pensionnaire de l'internat d'excellence, réservé à des élèves méritants issus de milieux modestes, cette jeune fille originaire de la banlieue lyonnaise bénéficie chaque soir jusqu'à 21 heures d'une étude encadrée par des professeurs ou des étudiants des grandes écoles. Au total, pour préparer ce devoir sur table, elle aura passé « une bonne dizaine d'heures » à potasser l'ensemble des chapitres abordés depuis le début de l'année.

En salle des profs, partage des copies

Syrine n'est pas la seule à s'être donné les moyens de décrocher une bonne note. Maia - 16,5 de moyenne au premier trimestre - a revu à fond son cours, ses méthodes, ses formules. Étienne, quant à lui, vise pour ce devoir une note « entre 12 et 14 », alors que sa moyenne en physique-chimie a grimpé de 10 à 12 entre le premier et le deuxième trimestre. Le jeune homme, allure décontractée, fait partie de ces athlètes qui ont besoin de compétition pour donner le meilleur d'eux-mêmes dans la dernière ligne droite. Mais cela s'est révélé une erreur de stratégie, dans le contexte du Covid : quelques jours auparavant, le ministre de l'éducation Jean-Michel Blanquer a annoncé la suppression des épreuves de spécialité prévues mi-mars au profit d'un contrôle continu. La note sera donc de première importance...

La surveillance du contrôle terminée, tout juste le temps d'avaler un sandwich, les enseignants de physique-chimie se retrouvent dans leur « labo », un bureau réservé à leur discipline. Partage des copies en trois tas, qui circuleront de main en main.



« Lorsque je suis arrivée ici, j'ai continué à noter comme dans mon lycée précédent, moins coté. Mais j'ai senti qu'il fallait que je rentre dans le rang. »

Laura Rea confie sentir une fois de plus sur ses épaules « une grande responsabilité » au moment de se lancer dans la correction. Longtemps remplaçante, cette professeure a connu une quinzaine d'établissements de l'académie de Lyon, en ville, en banlieue, à la campagne, avant de pouvoir suspendre durablement sa blouse blanche au lycée du Parc. À chaque nouveau contexte, elle a dû adapter sa notation. Une notation « centrale » dans son métier, « au point que chaque séquence de cours est conçue en fonction du contrôle à venir », dit-elle, prenant conscience de ce fait à regret. « Lorsque je suis arrivée ici, il y a sept ans, j'ai continué à noter comme je le faisais dans mon établissement précédent, moins coté. Du coup, mes classes affichaient un 14 de moyenne, contre 10 ou 11 chez mes collègues. Personne ne m'a rien dit mais j'ai bien senti qu'il fallait que je rentre dans le rang, relate-t-elle. J'avais la douloureuse impression que mon professionnalisme était remis en cause. »

Depuis, Laura Rea s'est approprié les usages de son établissement. Des usages qui cependant ont beaucoup évolué ces dernières années. Car la ●●●



UN COLLÈGE VERT TENDRE

Avant de devenir prof, passé la trentaine, Alain Sochon a été manutentionnaire, vendeur de disques, livreur de télévisés... Et s'il a enfin choisi d'enseigner le français, ce n'est pas pour le plaisir des notes mais par amour de la littérature, par amour de livres tels que *La Promesse de l'aube*. Cinq heures passées avec sa classe de troisième du collège parisien La Grange-aux-Belles, classé en éducation prioritaire, à étudier le chef-d'œuvre de Romain Gary, une heure pour un devoir sur table, une autre pour corriger ce contrôle, en explicitant encore et toujours le barème. Avec un « contrat de confiance » : « Quand j'évalue la compréhension d'un roman, je n'évalue qu'elle, je n'enlève pas de point pour les fautes de français, du moment que l'élève s'exprime de manière intelligible. » Pas question d'appliquer la grille de notation pour le moins radicale qu'ont intériorisée nombre de ses collègues de lettres : « 20/20, c'est réservé à Dieu, 19/20 à Racine et Proust, 18/20 au professeur, 17/20 au meilleur élève de France... » Lui tente au contraire d'utiliser toute l'échelle. Dans son collège, deux systèmes d'évaluation cohabitent. L'un par compétences, l'autre avec des notes, réintroduites en troisième pour mieux

préparer les élèves au lycée. Voilà pour le principe. Alain Sochon, lui, concède prendre quelques libertés. Plutôt que d'évaluer séparément chacune des compétences, il préfère « convertir » globalement les notes en couleurs : rouge (maîtrise insuffisante), jaune (maîtrise fragile), vert tendre (presque maîtrisé), vert foncé (maîtrise satisfaisante), bleu (très bonne maîtrise). Habitue à recevoir « des rouges et des jaunes », Annabelle est cette fois passée au vert tendre, malgré un nombre de points inférieur à la moyenne. Sourire sur son visage, noyé sous les tresses. La jeune fille reconnaît ne pas avoir acheté le livre et avoir lu des extraits sur Internet. « Elle a surtout bien écouté, bien participé en classe, ce qui lui a permis de répondre avec pertinence à certaines questions », commente, pas dupe, son enseignant. « Les élèves les plus en difficulté se découragent moins car une compétence n'est jamais gravée dans le marbre, contrairement à une note », observe le principal Didier Georges. « Quand une compétence est évaluée comme fragile, on peut espérer qu'elle devienne presque maîtrisée trois mois après », argumente

... réforme du baccalauréat a introduit une large part de contrôle continu (10 % basé sur les bulletins trimestriels, 30 % sur des sortes de partiels durant les années de première et de terminale). Dans un système éducatif tout entier tourné vers le diplôme roi, ou ce qu'il conserve de symbolique, changer son mode d'attribution était la plus sûre façon de bousculer, en cascade, les pratiques. La crise sanitaire, en conduisant cette année comme l'an dernier à annuler tout ou partie des épreuves finales, n'a fait qu'accélérer le mouvement.

Comme d'autres établissements qualifiés d'« élitistes », le lycée du Parc, implanté dans un secteur privilégié de Lyon, avait pris l'habitude de noter sévèrement – ou de donner des devoirs plus exigeants – pour aiguillonner ses élèves et les amener à « surperformer » le jour des examens. « En physique-chimie, l'écart entre la moyenne de terminale et la note du bac pouvait atteindre les deux points. Il était souvent plus grand encore en maths », se souvient Laura Rea. Mais continuer ainsi, avec les nouvelles conditions d'attribution du bac, aurait conduit dans cet établissement à une baisse du taux de réussite, jusqu'ici proche des 100 %, ainsi que du nombre de mentions, distinctions obtenues d'ordinaire par huit élèves sur dix. « Désormais, de manière plus systématique qu'avant, je revois mon barème quand je remarque que la moyenne d'un paquet de copies reste en deçà de 11/20. Je n'hésite plus,

ce chef d'établissement, partisan de ce mode d'évaluation. Une approche certes chronophage mais qui permet de mieux cerner les points de progression. Didier Georges sait qu'il faudra du temps pour faire évoluer les mentalités. À en croire l'enquête qu'il a menée dans son collège, 60 % des parents seulement considèrent que l'évaluation par compétences offre un éclairage suffisant sur la scolarité de leur enfant. « Les autres sont plus à l'aise avec le système de notation qu'ils ont connu élèves », interprète le principal. Certains élèves, eux aussi, restent sur leur faim. « J'ai obtenu du vert foncé pour le devoir sur *La Promesse de l'aube* : est-ce que j'approche du 16/20 ou je suis juste au-dessus du 12/20 ? Ce qui voudrait dire qu'il faut mettre un coup d'accélérateur pour pouvoir intégrer un bon lycée l'an prochain », s'ouvre Timothée. De fait, à Paris, l'affectation dans les lycées publics s'effectue via le logiciel Affelnet, qui prend en compte les notes, le rang dans la classe, le lieu de résidence ou encore le fait d'être boursier, qui peut compenser un ou deux points de moins dans la moyenne. Pas sûr que cette mesure d'équité sociale soit suffisante pour qu'Annabelle rejoigne une seconde générale et technologique.



« Un professeur, ce n'est pas une machine, ça note avec la tête et le cœur aussi ! »

alors, à noter sur 21 ou sur 22. Et quand je sais qu'un élève traverse une période difficile, j'essaie de grappiller des points par ci, par là », confie Laura Rea, qui assume son côté « maternel ». « Un professeur, ce n'est pas une machine, ça note avec la tête et avec le cœur aussi ! », insiste-t-elle.

Au quart de point près ?

En bientôt trente ans de métier, son collègue Xavier Gouttefangeas avoue lui aussi avoir assoupli sa notation, quand bien même, par habitude, pour investir les marges de la copie, il continue de n'utiliser qu'une couleur à la symbolique agressive, une couleur formellement interdite aux élèves : le rouge. « Ici, l'élève a appliqué le bon raisonnement mais à une valeur qui n'était pas la bonne », dit-il en annotant le devoir d'Étienne. « Il y a neuf ans, à mon arrivée au lycée du Parc, je m'en serais sans doute tenu à un demi voire un quart de point », glisse-t-il, en accordant à l'élève trois quarts de point pour cette partie de l'exercice.

Même dans les sciences supposées « exactes », l'évaluation suppose une part de subjectivité, une part de biais (lire l'interview p. 29). « En physique, on sait pertinemment qu'on ne peut pas connaître la vraie valeur. On s'appuie sur des modèles, des lois, pour calculer une valeur théorique, qui n'est tou-

jours qu'une représentation de la réalité. Avec une copie, c'est la même chose... on essaie de s'approcher le plus possible de sa valeur », concède-t-il avec humilité. L'enseignant s'est entendu avec ses deux collègues sur les principes de notation et la tolérance dans le cas où par exemple l'élève oublie – deux fois maximum – de préciser l'unité dans son résultat. Avant de se plonger dans la correction, il a aussi recherché dans son tas les copies d'élèves qui d'ordinaire obtiennent les meilleurs résultats afin de mieux étalonner les notes. Des élèves qui cette fois-ci n'ont pas réussi à avoir plus de quatre points sur cinq pour sa partie du devoir.

Quatre sur cinq, c'est précisément la note obtenue par Syrine à cet exercice de granulométrie. Un exercice en revanche bien vite corrigé sur la copie de Maia. « J'aurais pu réussir cet exercice mais j'ai à peine pu le commencer car j'avais passé trop de temps sur les autres », soupire-t-elle. « Ce 0,5 ne reflète pas ce que je sais ni ce que je sais faire », se console-t-elle, même si elle a conscience que la gestion du temps, lors d'un devoir sur table, est cruciale.

Pour nos trois élèves, la remise des copies, une petite semaine après le contrôle, n'a rien de particulièrement réjouissant. Maia : 13/20. « Comme souvent, j'avais refait le devoir chez moi pour vérifier ce que je pensais avoir réussi ou raté. J'étais prête ●●●





« Les notes n'ont plus rien d'un outil interne à l'établissement. Elles influent sur les possibilités d'études. »

♦♦♦ à recevoir une note nettement inférieure à celles que j'obtiens d'habitude. » Syrine : 14/20. « J'ai limité les dégâts, même si cela fait baisser ma moyenne de physique à 15,5... » Étienne : 9/20. « J'aurais pu mieux faire. » Expression employée par son professeur, à la remise des copies.

Étienne n'accorde pas une importance démesurée aux notes : « Les notes sont la pire façon d'évaluer un élève, à l'exception de toutes les autres », dit-il en détournant avec humour une citation de Churchill sur la démocratie. Son père, Emmanuel, est assez d'accord. « Je me fiche de la note. Ce qui m'importe, c'est l'appréciation qui l'accompagne et la compréhension de ce qui a conduit le correcteur à attribuer tel nombre de points », glisse cet ingénieur de formation, aujourd'hui avocat.

Mention ou pas, telle est la question

Emmanuel ne fait pas partie de ces parents qui guettent avec anxiété l'apparition de toute nouvelle note. Il demande à ses cinq enfants de donner « le maximum, en fonction de leurs capacités ». Mais cette fois, interrompant notre entretien, il demande à son fils de lui montrer sa copie afin de comprendre les raisons de ce 9/20 qui sonne comme une « déconvenue ». Cas d'école : son fils a obtenu 1,75 à chacun des exercices notés sur cinq, deux évaluations en apparence identiques pour pointer des lacunes différentes. « Dans le premier cas, faute sans doute d'avoir lu l'énoncé avec attention, il répond juste à une question autre que celle posée, ce qui soulève un problème de méthode. Dans le second, il ne connaît suffisamment pas le cours », analyse-t-il en grimaçant à la lecture du commentaire de l'enseignant : « Des erreurs grossières pour un élève de terminale. »

Qu'advient-il, au juste, de la note obtenue à ce devoir commun ? Elle pèsera bien évidemment sur la moyenne trimestrielle de physique-chimie, avant de se diluer dans la moyenne générale. Faute d'épreuve finale, elle comptera aussi pour près de 10 % de la note de spécialité au baccalauréat, dans une discipline affectée d'un coefficient... 16 ! De quoi, le cas échéant, permettre ou empêcher l'obtention d'une mention.

Dans bien des cas, le parcours de la note s'arrête là, dérisoire jalon d'une scolarité ployant sous les chiffres. Dans d'autres, son influence s'inscrit dans le temps et prend un tour très concret, quand, aux portes des formations les plus prisées, quelques dixièmes de point servent à départager deux excellents candidats.

Si Emmanuel ne s'alarme pas plus que ça, c'est que son petit dernier n'a pas choisi de poursuivre dans une formation qui sélectionne dès la sortie du lycée. Étienne veut « faire médecine ». Tout comme d'ailleurs sa camarade Maia, laquelle suit déjà des cours dans une « boîte à colle », un institut privé qui propose un entraînement aux étudiants et futurs étudiants en santé. « Un 13/20, c'est clairement une mauvaise note selon les critères de Maia », relève son père, Laurent, qui s'emploie à dédramatiser. « Avec la pandémie, Maia ne peut plus pratiquer le karaté, qui contribuait tant à son équilibre, elle ne peut plus faire de fêtes avec ses amis. Ce n'est pas le moment de rajouter de la pression », glisse-t-il. D'autant qu'à Lyon, les candidats issus de l'académie sont à peu près sûrs de pouvoir s'inscrire en première année de santé. Même avec une petite moyenne en physique, discipline présente à forte dose dans ce cursus. C'est après que les choses se



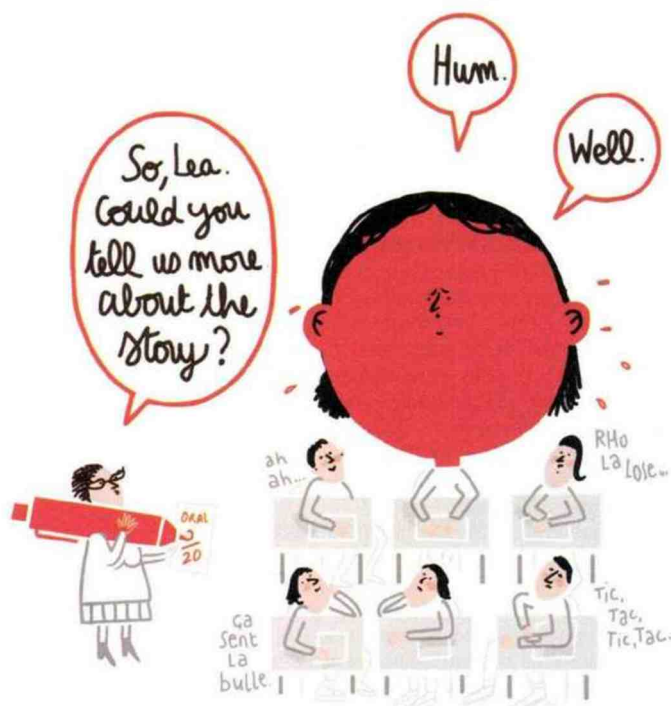
corsent, puisque 10 % à peine peuvent poursuivre en deuxième année en médecine...

En tout cas, avec la réforme Parcoursup intervenue en 2017, toutes les formations de premier cycle, même à l'université, classent les candidats en fonction des notes de lycée et même parfois du rang dans la classe. Un classement synonyme de sélection pour les filières trop demandées, sans parler des formations ouvertement sélectives, les BTS, les écoles postbac ou encore les classes préparatoires, où les notes restent primordiales.

Parcoursup du combattant

Plus encore que les nouvelles modalités d'attribution du bac, ce sont les enjeux d'orientation vers le supérieur qui ont conduit le lycée du Parc à engager l'an dernier une réflexion en profondeur sur les pratiques de notation, avec une incitation à davantage de mansuétude. « Clairement, les notes n'ont plus rien d'un outil interne à l'établissement. Elles influent largement sur les possibilités d'études, et nous avons le devoir d'offrir à nos élèves les meilleures conditions d'accès au supérieur », argumente Romuald Eyraud, le proviseur adjoint du lycée du Parc.

Réunion après réunion, Mejda, la mère de Syrène, le constate : « Les parents se plaignent, répètent que leurs enfants sont sous-notés. » En même temps, la réputation du Parc n'est plus à faire. De quoi, ...



NOTATION EUROPÉENNE : MY TEACHER IS FAIR !

Au premier étage de l'institution La Providence, à Saint-Malo, une vidéo de la BBC consacrée à l'essor du vélo électrique dans les rues de Londres défille sur le tableau blanc interactif. Sans l'ombre d'un temps mort, Cathy Sasal demande à ses élèves de seconde de repérer les mots-clés, de les relier, d'ébaucher un résumé du reportage. À la moindre question, les mains se dressent, les réponses fusent. Même si cette séance de compréhension n'est pas évaluée. Même si la professeure d'anglais se refuse à donner des notes de participation. « Dans mon ancien établissement, des collègues y avaient recours. Mais que faire d'un petit loulou qui ne prend jamais la parole ? Lui donner zéro ? », souffle-t-elle, pleinement consciente des difficultés psychiques que rencontrent nombre d'ados. Dans la classe, la question divise. « J'ai longtemps été une grande timide, confie Mina. Et je vivais comme une injustice la note de participation attribuée dans notre collège », soupire-t-elle, quand Louison, originaire du même établissement, en défend le principe, avec pragmatisme. « C'était comme une carotte », reconnaît le jeune homme.

L'un comme l'autre comptaient parmi les premiers de la classe dans leur collège. Dans leur nouvel établissement, qui affiche des exigences plus élevées, l'un et l'autre se retrouvent en milieu de tableau. « Je bosse plus que l'an dernier mais cela ne se voit pas sur mon bulletin », observe Louison, déconcerté. « Mes parents attendent énormément de moi mais j'ai appris à relativiser la question des notes, à me dire qu'elles sont une photographie de mon travail, de mon investissement, mais pas de ma valeur », assure Mina. À dire vrai, si seulement elle le pouvait, Cathy Sasal gommerait complètement les notes du quotidien scolaire. Mais ce serait alors la révolte ! « C'est sociétal », se désole-t-elle. « Les gens veulent être notés, ils veulent noter. Il n'y a qu'à voir sur la Toile, on est sans cesse invité à noter les restos, les monuments, les institutions... » D'ailleurs, cette professeure a trouvé la parade quand un élève vient quémander indûment un ou deux points supplémentaires sur sa copie. Elle menace ni plus ni moins de faire... la grève des notes. « Menace des plus efficaces », constate-t-elle à regret. Il lui faut donc continuer à noter. En gardant à l'esprit les enjeux éthiques de l'évaluation.

En s'inspirant de ce qu'elle a appris durant sa formation d'enseignante. En se tenant à distance des contre-modèles croisés au cours de sa scolarité. « Au lycée, mon prof de français enlevait un point par faute d'orthographe, deux par erreur de grammaire. À l'arrivée, cela donnait pour certains un - 79 sur 20 ! Un autre enseignant avait pris pour habitude de nous évaluer par rapport à l'unique garçon de ma classe, mal à l'aise au milieu de toutes ces filles. Telle élève recevait par exemple un Dupont - 2, telle autre un Dupont + 5... C'était humiliant. » Par chance, pour évaluer ses élèves, Cathy Sasal peut s'appuyer sur le Cadre européen de référence pour les langues, adopté dès 2001 et qui prévoit, niveau par niveau, compétence par compétence, ce qui doit être acquis. « Un référentiel qui a permis d'harmoniser, au niveau national comme européen, l'évaluation et les pratiques d'enseignement, aujourd'hui beaucoup plus tournées vers l'oral et la communication », se réjouit Vivien Joby. Le directeur de l'institution La Providence rêve de voir les enseignants des autres disciplines marcher dans les pas des professeurs de langues.

♦♦♦ espère-t-elle, faire monter un dossier dans la pile... Syrine, qui durant le confinement a peut-être trouvé sa vocation, « élaborer des vaccins », candidatera en tout cas dans plusieurs classes prépas scientifiques, y compris au lycée du Parc. « La moindre mauvaise note peut me coûter ma place dans une des formations visées », songe la jeune fille avec lucidité. Car si les prépas accueillent un bachelier général sur dix, certaines jouent bien mieux que d'autres leur rôle de tremplin vers les grandes écoles les plus prestigieuses.

Une compétition internationale

C'est le cas des formations que propose le lycée du Parc, classé, insiste Romuald Eyraud, dans « le top 5 national », tout près des Henri-IV et Louis-le-Grand parisiens. L'an dernier, pour 700 places en première année, l'établissement a reçu 20 000 candidatures de toute la France et même de Chine, du Maghreb, de Biélorussie... « Chaque année, nous sommes contraints de refuser des jeunes gens d'un peu partout qui étaient premiers dans leur lycée », justifie Romuald Eyraud.

Quelles chances pour Syrine dans cette vaste compétition, qui fige parfois les hiérarchies pour toute une carrière ? Quel espoir de rejoindre la « voie royale » ? Le proviseur adjoint n'en fait guère mystère : bien qu'excellente, une moyenne de 16/20 dans les matières scientifiques ne permet pas de prétendre à une prépa au lycée du Parc. « En revanche, Syrine n'aura aucun mal à rejoindre, si elle le veut, une prépa dans un autre bon lycée, qui lui permettra peut-être de décrocher une grande école », anticipe Romuald Eyraud.

Bûcheuse et opiniâtre, Syrine s'emploie déjà à rédiger avec application la mini-lettre de motivation qui accompagne chaque candidature sur Parcoursup. « L'essentiel de mes chances réside dans mes notes et les appréciations de mes enseignants, analyse-t-elle. Mais mes engagements extrascolaires, le fait par exemple d'avoir participé aux maraudes de l'Armée du salut, peuvent constituer un plus », espère-t-elle. 🍷

